Sneath David and Kaplonski Christopher (eds), *The History of Mongolia*

Folkestone (Kent, U.K.) : Global Oriental Ltd, 2010, 3 vol. ISBN
978-1905246366

Françoise Aubin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/emscat/2200>

DOI : 10.4000/emscat.2200

ISSN : 2101-0013

Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Référence électronique

Françoise Aubin, « Sneath David and Kaplonski Christopher (eds), *The History of Mongolia* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 43-44 | 2013, mis en ligne le 20 septembre 2013, consulté le 13 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/2200> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emscat.2200>

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

© Tous droits réservés

Sneath David and Kaplonski Christopher (eds), *The History of Mongolia*

Folkestone (Kent, U.K.) : Global Oriental Ltd, 2010, 3 vol. ISBN 978-1905246366

Françoise Aubin

RÉFÉRENCE

Sneath David and Kaplonski Christopher (eds), *The History of Mongolia*, Folkestone (Kent, U.K.) : Global Oriental Ltd, 2010

Volume I, *The Pre-Chinggisid Era. Chinggis Khan and the Mongol Empire*, XIV + pp. 1 à 389, cartes

- ¹ *The History of Mongolia* est une anthologie regroupant cinquante et un articles ou chapitres de livres publiés en anglais entre 1956 et 2006 (plus un texte de 1922 au volume 3) : elle est destinée, disent ses éditeurs, à un public d'amateurs désireux d'approfondir leur connaissance de l'Asie intérieure en se plongeant dans les travaux fondamentaux, autant qu'aux spécialistes qui apprécieront de trouver les classiques de leur discipline si aisément accessibles. Une présentation à chacune des deux parties de ce premier volume est due à David Sneath, un grand connaisseur de la Mongolie et des structures internes du monde centre-asiatique pré et post-gengiskhanide, auteur remarqué d'un ouvrage appelant à la polémique, *The Headless State : Aristocratic Orders, Kinship Society, and Misrepresentations of Inner Asia* (New York : Columbia University Press, 2007). Mais ici son préliminaire ne s'ouvre qu'accessoirement vers la discussion, car il ne met en doute que la vieille notion d'un ordre nomade prédateur par définition (p. 8). Son survol, en six pages, de treize siècles d'histoire centre-asiatique, de l'empire

xiongnu à la tornade gengiskhanide, est un chef-d'œuvre d'efficacité dans la simplicité, d'autant qu'il en appelle à tous les bons travaux parus depuis une trentaine d'années sur chacune des entités ethno-politiques qu'il cite. Mais c'est ici que, malheureusement, le lecteur se sent frustré : la liste bibliographique permettant de décrypter ce qu'est « Di Cosmo 2002 : 177 » ou « Sinor 1990 : 177-179 », doit être recherchée, sans que rien ne l'annonce, après l'introduction du second volume (pp. 399-400). Un autre petit reproche touche à la conception de la table des matières qui identifie par leur date de publication les titres des chapitres, de sorte qu'un bétotien inculte (pourquoi n'y en aurait-il pas parmi les lecteurs potentiels ?) pourra à première vue imaginer que Sima Qian a publié en 1993 et Plan Carpin ou Rubrouck en 1980 !

- 2 Il n'était certainement pas facile de choisir les quatre titres aptes à dépeindre la situation prévalant dans l'Asie intérieure durant les treize premiers siècles considérés. Les Xiongnu sont caractérisés par le témoignage de Sima Qian (chapitre 110, dans la traduction publiée par Burton Watson en 1993, ici texte n° 2) ; et surtout leur économie est brillamment analysée par Nicola Di Cosmo (texte n° 1, *The Journal of Asian Studies* LIII, 4, 1994). N. Di Cosmo s'était d'abord illustré par sa connaissance des sources mandchoues pour appuyer l'histoire des Qing dès avant leur implantation en Chine, puis comme historien des zones frontalières de l'empire chinois et de ses contacts avec les steppes et les forêts, prolongeant et corrigeant les vues devenues classiques d'Owen Lattimore [1900-1989]. C'est ce qu'il fait ici, démontrant la fausseté de la vision, héritée entre autres de Lattimore, sur la nécessaire bi-polarité entre agriculteurs sédentaires de Chine et prédateurs nomades. L'étude archéologique et historique des steppes révèle, au cours de la seconde moitié du 1^{er} millénaire av. J. C., l'existence d'un système socio-économique complexe, où communautés agricoles de différents types vivent en symbiose avec un pastoralisme nomade. Et c'est au remarquable spécialiste des empires türk en Asie intérieure pré-gengiskhanide, Peter H. Golden, qu'est dévolue la tâche d'exposer, terminologie technique à l'appui, les antécédents historiques de l'idéologie politique des Gengiskhanides (texte n° 3, chapitre d'un ouvrage collectif, qu'il faut par ailleurs vivement recommander, *Imperial Statecraft. Political Forms and Techniques of Governance in Inner Asia, Sixth-Twentieth Centuries*, D. Sneath (éd.), Western Washington University 2006, chap. 1). Et, pour faire bonne mesure, Owen Lattimore lui-même est appelé pour ses vues sur l'attaque de la Chine par Chinggis Khan (texte n° 4, une conférence de 1962 à son retour d'un voyage en République populaire de Mongolie, *The Geographical Journal* CXXIX, 1, 1963).
- 3 L'arrière-plan historique des dix textes de la seconde partie, qui concernent l'empire gengiskhanide de sa fondation à sa chute, est retracé par un autre synopsis de D. Sneath, riche à souhait en dépit d'une limitation à neuf pages à peine. Les sources sollicitées sont d'abord, cela va de soi, l'*Histoire secrète des Mongols* (texte n° 5), en deux versions fort différentes : pour les chapitres 1 et 2 (§ 1-103), l'agréable traduction de 2001 due à Urgunge Onon, lui-même un Mongol daur (dayur), et, pour les chapitres 7 et 8 (§ 186-208), énumérant les succès internes de Temüzin en 1204-1205, la traduction fameusement érudite d'Igor de Rachewiltz. S'y ajoutent les chapitres IV et VI du récit de Jean de Plan Carpin qui a assisté en 1246 au couronnement de Güyük (texte n° 10, publié dans *The Mongol Mission*, C. Dawson (éd.), New York, 1980), et les chapitres II à VII, XIX à XXVI, XXIX à XXXII et XXXV, avec leurs notes, du récit de Guillaume de Rubrouck qui a rencontré Möngke en 1254 (texte n° 11, *The Mission to Asia*, C. Dawson (éd.), University of Toronto, 1980).

- 4 À I. de Rachewiltz, de l'université de Canberra, un maître absolu en histoire gengiskhanide, reviennent deux réflexions sur l'idéologie du pouvoir gengiskhanide, qui prennent la suite des contributions de la première partie citées ci-dessus. L'une (texte n° 6, *Papers in Far Eastern History* VII, 1973) porte sur un héritage des empires türk précédents : la notion d'une protection du Ciel Éternel, notion issue probablement du Mandat du Ciel chinois, le *tianming*. L'autre est un état des lieux autour du fameux « grand zasay » de Chinggis Khan (texte n° 8, *East Asian History* VI, 1993 ; ajoutons que depuis cette solide synthèse de Rachewiltz, la connaissance du contexte du zasay gengiskhanide a encore évolué grâce à deux travaux généralement oubliés dans les bibliographies sur le sujet, sans doute parce qu'ils n'émanent pas d'un sinologue mais d'une iranisante et peut-être aussi parce qu'ils sont rédigés en français : par Denise Aigle, « Loi mongole vs loi islamique. Entre mythe et réalité », *Annales Histoire, Sciences Sociales* 5-6, 2004 et « Le grand jasaq de Gengis-khan, l'empire, la culture mongole et la shari'a », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* XLVII, 1, 2004). C'est à la suite qu'il faudrait, je pense, lire une réflexion sur les mutations de la notion impériale depuis l'affirmation de Chinggis comme *qayan* jusqu'à la suprématie de la Chine des Yuan, d'après les sources chinoises, par John W. Dardess (texte n° 14, *Monumenta Serica* XXX, 1972-73 ; et en introduction, nous recommanderons de lire en outre l'analyse d'un maître des études sino-mongoles du XIII^e siècle, le regretté Herbert Franke [1914-2011], *From Tribal Chieftain to Universal Emperor and God : The Legitimation of the Yüan Dynasty*, München : Bayerische Akademie der Wissenschaften, 1978).
- 5 La vaste synthèse du système fiscal des Mongols aux XIII^e-XIV^e siècles, que Herbert Franz Schurmann faisait connaître au public en 1956, se trouve ici fort heureusement remise à la mode (texte n° 7). Schurmann, qui abandonna bientôt, au grand regret de ses collègues, les études sino-mongoles, puis un peu plus tard les études mongoles en général, publiait en effet, simultanément en 1956, en un livre une traduction des chapitres 93 et 94 du *Yuanshi* (*Economic Structure of the Yüan Dynasty*, Harvard University Press) et, dans un numéro du *Harvard Journal of Asiatic Studies* XIX (3-4) entièrement consacré à l'histoire gengiskhanide, un article sur le système tributaire des Mongols médiévaux. Ce sont les deux premiers tiers de cet article qui nous sont donnés, sur les taxes, *alba qubciri*, prélevées par les conquérants mongols à leur profit, en Chine (*chaifa* 差發), Iran (*qālān* et *qubčūr*), Russie (*dan'* et *pošlina*), terres de la Horde d'Or (*qālān* et *yasāq*). L'article était trop long pour être donné *in extenso* : il manque ici la dernière partie sur l'évolution inévitable de ce système de prélèvements à travers l'empire mongol, tendant vers la centralisation. Thomas Y. Allsen est un fin spécialiste des rapports interculturels à travers le monde gengiskhanide (citons les ouvrages fondamentaux qu'on lui doit : *Commodity and Exchange in the Mongol Empire. A Cultural History of Islamic Textiles*, Cambridge University Press, 1997 ; *Culture and Conquest in Mongol Eurasia*, Cambridge University Press, 2001 ; *The Royal Hunt in Eurasian History*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2006) ; il apparaît dans la présente collection pour un de ses premiers intérêts, l'administration de l'empire sous le règne du petit-fils de Chinggis Khan, Möngke entre 1251 et 1259, grâce à un système profondément patrimonial, ainsi que l'auteur le démontre (texte n° 12, *Harvard Journal of Asiatic Studies* XLVI, 2, 1986, résumant partie de l'ouvrage tiré de sa thèse : *Mongol Imperialism. The Policies of the Grand Qan Möngke in China, Russia, and the Islamic Lands, 1251-1259*). Enfin, à Peter Jackson, spécialiste entre autres de l'islam médiéval et des rapports des Gengiskhanides avec l'Occident, reviennent les tâches d'exposer, d'une

part, une vision nouvelle de la distribution par Chinggis Khan d'apanages territoriaux au sein de sa famille et de leurs changements ultérieurs (texte n° 9, tiré de *The Mongol Empire and its Legacy*, R. Amitai-Preiss & D.O. Morgan, éd., Leiden : Brill, 1999) et, d'autre part, les conditions de la dissolution de l'empire mongol dans des dissensions sanglantes (texte n° 13, *Central Asiatic Journal* XXII, 1978).

Volume II, *The Yuan and late Medieval Period*, pp. 390 à 633, cartes, ill

- 6 Sur les onze textes de ce volume, introduits comme précédemment d'un pas rapide et assuré par David Sneath, quatre concernent les Yuan proprement dits. Un extrait de Marco Polo (texte n° 15, tiré d'une traduction anglaise due à Ronald Latham, Penguin, 1958) présente Khubilai et la Chine sous son règne de 1260 à 1294, un récit que complète avec érudition, pour la période 1279-1294, l'avant-dernier chapitre du *Khubilai Khan* de Morris Rossabi intitulé « Mismanagement and the Chinese Response » (University of California Press, 1988, texte n° 16 — version française, pas toujours fidèle : *Kubilaï Khan. Empereur de Chine*, Perrin, 1991, chap. 7, « Les défaillances du pouvoir et la réaction chinoise »). Les deux textes suivants, consacrés à l'administration, écartent la vieille théorie selon laquelle un despotisme dit « oriental » aurait été introduit en Chine par la faute des Mongols, avant d'être développé par les Ming et les Qing : c'est ce que montre une vue d'ensemble sur la structure et les fonctions du gouvernement central Yuan que David M. Farquhar, remarquable savant trop tôt disparu (1927-1985), donna en avant-goût de son monumental *The Government of China under Mongolian Rule. A Reference Guide* (Stuttgart : Franz Steiner Verlag) publié à titre posthume en 1990 (texte n° 17, tiré de *China under Mongol Rule*, J.D. Langlois Jr. (éd.), Princeton University Press, 1981) ; et s'y ajoute, par Elisabeth Endicott-West, une évaluation du rôle de l'institution des *quriltai*, assemblées de princes et nobles réunies à chaque changement de règne, jusqu'à l'époque de Khubilai, ou parfois lors de la prise de décisions militaires essentielles (texte n° 18, *Harvard Journal of Asiatic Studies* XLVI, 1, 1986).
- 7 Exposer ensuite en sept textes la complexité de l'évolution du monde mongol - oriental autant qu'occidental — depuis l'expulsion hors de Chine en 1368 jusqu'à la soumission aux Mandchous au XVII^e siècle, pouvait sembler une gageure. La traduction de trois études mongoles peut être comptée au nombre des succès du volume ici considéré, car il est appréciable de connaître l'opinion des meilleurs historiens autochtones actuels sur leur passé. La première, de L. Žamsran (texte n° 19, tirée d'une histoire récente de la Mongolie, *Mongol ulsyn tüükh*, A. Očir (éd.), Ulaanbaatar : Académie des Sciences de Mongolie, 2004), est une histoire événementielle au plus près des multiples noms de personnages impliqués dans les combats, les meurtres et les trahisons du XV^e siècle. La seconde, de D. Gongor, datant de 1970 (texte n° 20, un chapitre de l'ouvrage classique de cet auteur, *Halh товчоон*), est typique de la mentalité de l'époque communiste : le « féodalisme » et les « féodaux » animent l'histoire des XV^e-XVI^e siècles, ainsi que la glorification de l'ethnie halh, authentique « gardienne du foyer mongol » face aux agresseurs oïrad chinois puis mandchous. Enfin la troisième, par l'académicien Š. Nacagdorž et A. Očir (texte n° 21, tirée aussi de *Mongol ulsyn tüükh*, 2004) éclaire le titre de l'article de Žamsran, resté mystérieux pour le lecteur non averti : l'expression « des quarante et des quatre » s'applique, d'une part, aux « Quarante tümen » des Mongols

orientaux c'est-à-dire halh (le *tümen* étant une communauté socio-militaire composée théoriquement de dix mille individus), devenus dans la réalité les « Six *tümen* », et, d'autre part, aux « Quatre *tümen* » oirad (c'est-à-dire des Mongols occidentaux, rivaux à mort des Halh). Le nom des traducteurs de ces trois textes n'est malheureusement pas mentionné ; sans doute s'agit-il de l'un ou l'autre des deux éditeurs, Sneath et Kaplonski, différents peut-être pour le premier et le troisième texte qui n'observent pas tout à fait les mêmes conventions (dans le troisième texte, un *s* est ajouté à *tümen* au pluriel ; dans le premier texte, la transcription mongole des noms allogènes est suivie aveuglément, ainsi *Min shi* pour *Mingshi*, l'Histoire des Ming, Shachjou, p. 505, pour Shazhou, Zürchid pour Jürčed). Il aurait fallu aussi expliquer que le toponyme « Khamil » qui revient à multiples reprises désigne Qomul / Hami, l'oasis-État du Turkestan oriental proche de la Chine, car les rapports sanglants entre Oirad et Halh rapportés dans ces textes touchent aussi à l'histoire du futur Xinjiang et devraient intéresser les turcologues qui la décryptent peu à peu.

- 8 Christopher Atwood, le brillant mongolisant auteur, entre autres, d'une *Encyclopedia of Mongolia and the Mongol Empire* dont on ne saurait plus se passer (New York : Facts On File, 2004), dissèque la structure politique et administrative de la confédération Zungar (dite Zunghar au volume III) - issue au XVII^e siècle d'un éclatement de la confédération Oirad du XV^e siècle - de façon novatrice, en la comparant à la structure propre à l'empire gengiskhanide médiéval (texte n° 25, tiré de *Imperial Statecraft* [voir sous texte n° 3], 2006, chap. 7). Il en ressort qu'en dépit d'une base sociale à peu près équivalente, les deux entités ont eu une organisation très différente, ce qui met à mal les théories qui ont eu longtemps cours en anthropologie du nomadisme selon lesquelles, d'une part, l'immutabilité des formes du pastoralisme nomade est certaine et déterminée par les contingences écologiques et, d'autre part, les sociétés nomades sont égalitaires.
- 9 Les trois autres contributions à ce volume tournent autour de la conversion définitive des Mongols au bouddhisme tibétain au XVI^e siècle. Comme on le sait, l'événement fondateur a été, en 1578, une alliance entre le souverain d'une ethnie mongole méridionale, Altan Khan (1508-1582), et le haut Réincarné tibétain bSod-nams rGya-mtsho, proclamé alors *dalai lama* : Altan Khanqui, vient de faire la paix avec les Ming en 1571, va fonder sa légitimité et celle de ses descendants sur la religion. Le récit que nous en avons ici tient dans les cent quatre-vingts vers allitérés d'une narration mongole remontant probablement à 1607 et que Johan Elverskog a traduit admirablement à son accoutumée (texte n° 22, *The Jewel Translucent Sutra*, Leiden : Brill, 2003, lignes 794-972, sur un total de 1586). Suivent deux vénérables et irremplaçables classiques : par le P. Henry Serruys, cicm [1911-1983], le rappel que le bouddhisme tibétain n'est pas mort chez les Mongols à la chute des Yuan et que la « conversion » de 1578 ne s'est pas faite dans un désert culturel (texte n° 23, *Oriens Extremus*, X, 2, 1963) ; par le fondateur des études littéraires mongoles, Walther Heissig [1913-2005], une rétrospective des pratiques et fonctions du chamanisme mongol au début du XVII^e siècle et les méthodes de répression mises alors en œuvre par des missionnaires de tendance tantrique, tel Neici toin, pour l'éliminer (texte n° 24, *Anthropos* XLVIII, 4, 1953).

Volume III, *The Qing Period, Twentieth Century Mongolia*, pp. 634-1122, cartes, ill

- 10 C'est à Christopher Kaplonski, spécialiste de la Mongolie post-socialiste, que reviennent l'organisation et la présentation des deux parties de ce gros volumes portant presque exclusivement sur la Mongolie halh (ou Mongolie-Extérieure de 1691 à 1911, puis brièvement Mongolie Autonome avant de devenir République populaire de Mongolie en 1924 et tout simplement État mongol, *Mongol uls*, en 1990) et le choix judicieux d'écrits d'auteurs mongols pour près de la moitié des titres. On regrettera tout juste qu'il n'y ait pas eu plus d'entente entre l'éditeur du volume II et celui de ce volume III pour résoudre la question irritante de la transcription des noms mongols, transmis différemment par la langue écrite classique et la langue parlée mongole, outre les divergences dialectales. Ainsi le « Javzandamba Khutagt » du volume III est le « Žibzundamba (Žebdzundamba) Khutugtu » du volume II, qu'on trouve à l'index final sous la forme « Žebtsundamba Khutagt » (nous écrivions plutôt Žebcündamba qutuytu), le Bouddha Vivant d'Ourga.
- 11 Douze textes meublent la première partie consacrée à l'époque des Qing. Le premier récit est dû à Peter C. Perdue (texte n° 26, *Modern Asian Studies* XXX, 4, 1996, en avant goût de son *China marches West. The Qing Conquest of Central Eurasia*, Harvard University Press, 2005). Voici une fresque magistrale de la rivalité militaire pour la maîtrise de l'Asie intérieure aux XVII^e et XVIII^e siècles entre trois acteurs, et non deux comme on le dit le plus souvent, l'empire mandchou, la Russie et enfin les peuples mongols jusqu'à leur disparition comme puissance autonome à la fin du « Grand Jeu », au milieu du XVIII^e siècle. Un point intéressant est le rôle qu'a joué dans l'affirmation de la supériorité sino-mandchoue la propagande chinoise par le biais de l'écrit, notamment des inscriptions sur pierre destinées à marquer l'emprise de la dynastie. Johan Elverskog (texte n° 31, *Inner Asia* VI, 2, 2004) reprend la réflexion sur la propagande visuelle sous un autre angle : les costumes mongols à l'époque sino-mandchoue, tels que représentés dans l'iconographie puis la photographie, bien différents de ce qu'ils étaient à l'époque gengiskhanide et par la suite. Les princes répondent exactement au code vestimentaire des hautes classes de l'empire Qing, tandis que les femmes marquent leur appartenance ethno-géographique par des robes, des bijoux et des coiffures spécifiques. Ces remarques battent en brèche la théorie populaire chez nous sur l'immutabilité de la culture des nomades : pas de marque de « stasis » dit et répète abondamment l'auteur. L'autre argument qu'il souligne est l'influence de la culture chinoise, visible par exemple dans les motifs décoratifs de la joaillerie, et le rôle des artisans chinois pour en assurer la perpétuation : la présence chinoise n'a pas été faite que d'exploitation économique ni d'oppression bouddhiste, comme l'assénait l'historiographie communiste.
- 12 La grande figure du bouddhisme halh, le premier Bouddha Vivant *Öndör gegeen* Žebcündamba qutuytu (1635-1723), dit Zanabazar, d'ascendance gengiskhanide, a été un extraordinaire créateur de culture, d'art notamment, et un leader politique dans l'opposition des Halh aux envahisseurs oïrad, ainsi que le montre sa biographie par S. Ičinnorov (texte n° 27, chapitre d'un ouvrage de l'auteur, *Öndör Gegeen Zanabazar namtar*, UB, 2005, traduit du mongol par un érudit autochtone, Baasanžav). Comme le texte date de l'après-communisme, les destructions dues à la répression des années trente et plus tard y sont signalées et il se clôt sur les origines de la capitale de la

Mongolie-Extérieure, la future Ourga ou Da Kūrije, l'actuelle Ulaanbaatar, née de la résidence encore itinérante du pontife. C'est justement l'aspect détaillé d'Ourga que le grand mongolisant russe Aleksei M. Pozdneyev [1851-1920] décrit *de visu* à la fin du XIX^e siècle (texte 35, version anglaise de *Mongolia and the Mongols*, Indiana University, 1971) : cité religieuse, commerçante, mongole, chinoise et russe, administration, défense, cimetière chinois, mendiants, poste consulaire russe, le choix des thèmes est varié et passionnant. Au premier pontife remonte également l'institution fondamentale de l'économie cléricale jusqu'à l'implantation du régime communiste, les *šav'* [mo. class. *Sabi*, littér. « disciples »], de fait les éleveurs rattachés à un monastère et dépendant de l'autorité du Réincarné local, ou, en valeur collective, le bien patrimonial du monastère. L'étude de la situation sociale et économique des *šav'* est ici tirée d'un classique de l'histoire *halh* à l'époque communiste, et, par conséquent, elle fait ressortir l'exploitation subie par les *šav'* de la part des organismes religieux, en s'appuyant sur de précieuses informations chiffrées (texte n° 33, D. Cedev, extrait de *Ih Šav'*, U.B., 1964, traduit par Baasanžav). Deux historiens mongols, analysant de nos jours les institutions économiques des religieux au temps passé, les *žas* [mo. class. *zisa*], concluent aussi à un enrichissement considérable des monastères, au point que ce sont eux qui assuraient le transport des matériaux bruts pour les marchands russes et chinois, mais, ajoutent-ils, cette richesse nationale filait vers un pays étranger, le Tibet (texte n° 34, D. Dašbadrah & Ž. Gerelbadrah, extrait de *The History of Mongolia*, vol. IV, U.B., 2004, traduit là encore par Baasanžav). Si l'on retourne à l'époque de l'historiographie mise en termes marxistes, on trouve un autre classique dû à l'académicien mongol Š. Nacagdorž, discutant la base « féodale » de l'économie des *Halh* sous domination Qing : il est évident que le traducteur en est Owen Lattimore — l'éditeur aurait dû le signaler d'autant que, dans sa note d'introduction, Lattimore insiste sur la validité des faits attestés sur fond de discussions théoriques (texte n° 29, *Modern Asian Studies* I, 3, 1967). Un autre historien mongol de l'époque communiste, M. Sanždorž, défend, lui, sur la base d'archives uniquement mongoles, la thèse de l'épuisement de la Mongolie *halh* par les exactions des commerçants chinois depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle (texte n° 30, extrait de *Manchu Chinese Rule in Northern Mongolia*, Londres, 1980 ; ajoutons que l'original mongol est de 1963 et que le traducteur, qui a pris quelques libertés, est un érudit *daur* des marges de la Mandchourie, Urgunge Onon, lequel a été mêlé de près à l'histoire de la Mongolie-Intérieure jusqu'à son exil en 1948 et a narré sa propre expérience dans un récit recueilli par la mongolisante Caroline Humphrey, *Shamans and Elders: Experience, Knowledge, and Power among the Daur Mongols*, Oxford : Clarendon Press, 1996).

- 13 La grande rébellion de 1756-1757 en pays *halh* n'a nullement été un soulèvement antiféodal visant à l'indépendance, comme le pensaient les historiens mongols de l'époque communiste, mais ponctuellement une révolte contre le poids financier insupportable que faisait peser la guerre chronique des Qing contre les Oirad conduisant au génocide du milieu du XVIII^e siècle : c'est ce que démontre le grand historien et philologue mongolisant britannique Charles R. Bawden (texte 32, *Journal of Asian History* I, 1967, article qui a été suivi de près par la synthèse historique de l'auteur, insurpassée jusqu'à ce jour, *The Modern History of Mongolia*, New York : Praeger, 1968). La pétition présentée en 1840 aux autorités de la Ligue du territoire de Secen Khan contre le prince moderniste To-wang prouve, *inter alia*, que le peuple *halh* n'était pas passif et savait manifester son opposition (texte n° 36, extrait de *Petitions of Grievances submitted by the People*, trad. Š. Rasidondug [et non Rasidendog] & V. Veit, Wiesbaden :

Harrassowitz, 1975 — le titre énigmatique de ce texte « Document 23 » vient de ce qu'il constitue la 23^e des 42 doléances traduites dans le recueil). La déclaration d'indépendance de la Mongolie-Extérieure, dans les derniers jours de 1911 n'était pas le résultat de manœuvres russes, mais la suite d'une agitation suscitée depuis le début du siècle par la politique nationaliste Qing, ainsi que l'expose Thomas E. Ewing sur la base d'une bibliographie chinoise, mongole et russe aussi solide qu'on pouvait l'obtenir à l'époque du régime populaire (texte n° 37, *Modern Asian Studies* XIV, 1, 1980).

- 14 Enfin, nous en arrivons à un texte dont l'inclusion sans commentaire complémentaire peut paraître contestable : une traduction d'extraits du *Qalqa zirum* [un code des lois halh, formé de 24 décisions législatives prises par les assemblées des princes halh entre 1709 et 1770] due à Valentin A. Riasanovsky [et non Riasonovsky] dans son *Fundamental Principles of Mongol Law*, Bloomington : Indiana University, 1965 (texte n° 28), un « classique » dit C. Kaplonski (p. 643). Disons qu'il s'agit là plutôt d'un vénérable monument qui remonte à l'entre-deux-guerres et s'inscrit dans la tradition de l'érudition russe de l'époque impériale : la date de 1965 ne doit pas tromper, car l'original russe publié dans l'exil remonte à 1937. Riasanovsky [1884-1968] était un juriste russe que la révolution chassa vers la Sibérie, puis la Mandchourie et la Chine, avant l'émigration définitive aux États-Unis en 1938. Son esprit curieux s'était fixé sur les droits des autochtones avec lesquels il était entré en contact ; ainsi il s'attaqua au droit des peuples mongols avec la formation juridique qui manque souvent aux orientalistes, mais avec une faible connaissance des langues. Dans les années trente, il eut accès au *Qalqa zirum* grâce au remarquable érudit qu'était le Bouriate Žamcarano (1880-ca. 1938) : il dit lui-même que son collègue lui passa une transcription du texte original, mais plus probablement s'agissait-il de la traduction russe que le savant bouriate préparait alors et qu'il ne put achever avant son arrestation et sa mort au goulag. En 1959, cette traduction parut en une petite brochure à Ulaanbaatar (formant *Studia Mongolica* I, 1) et la concordance entre la traduction anglaise de la traduction russe donnée par Riasanovsky et celle de Žamcarano est frappante. Il aurait fallu préciser aussi qu'en 1965 justement paraissait à Moscou une belle édition de ce texte fondamental dans la calligraphie de Žamcarano lui-même avec sa traduction améliorée et annotée par un autre érudit bouriate, S. D. Dylykov. Le seul avantage du texte de Riasanovsky, farci d'incohérences dans la transcription des termes mongols et de fautes d'impression, est qu'il a été publié en anglais.
- 15 Une introduction et quatorze textes forment la dernière partie consacrée au xx^e siècle. Puisqu'il vient d'être question d'érudits bouriates (les Mongols septentrionaux de Sibérie), commençons par l'article qui retrace les motifs de leur engagement pan-mongoliste et éducatif en milieu mongol à l'époque de Žamcarano, dans les années trente, et, en note, à celle de Dylykov dans les années soixante : ce travail dû à un russisant, Robert A. Rupen (texte n° 43, *Far Eastern Quarterly*, XV, 3, 1956, en avant-garde d'un magistral manuel politique consacré aux *Mongols of the Twentieth Century*, Bloomington : Indiana University, 2 vol., 1964), est intéressant à double titre, d'une part par le parti qu'il tire d'une abondante documentation russe (complétée par le point de vue vécu de Nicholas Poppe [1897-1991], le linguiste mongolisant émigré de l'Union soviétique en Amérique), d'autre part par son intégration visible dans la politique de propagande anti-soviétique typique de la Guerre froide.
- 16 Jusque dans les années trente la pratique générale de ce bouddhisme tibétain (ou tibéto-mongol) a caractérisé la société halh. Nous y sommes introduits par un extrait

des « Récits d'un Vieux Lama » de Žambal, moine à Da Kürije (Ourga), qui nous donne une description des jeux rituels monastiques et des potins sur le VIII^e Bouddha Vivant d'Ourga [1870-1924] et son entourage (texte n° 38, *Tales of an Old Lama*, trad. de Charles R. Bawden, 1997). Une autre vue sur l'institution monastique mongole en général et le VIII^e Bouddha Vivant en particulier est fournie par un impénitent aventurier suédois, explorateur, commerçant, entrepreneur, et un temps missionnaire protestant, admirable connaisseur de la Mongolie durant 46 ans de séjour dans les steppes entre 1893 et 1939, Franz August Larson (texte n° 39, *The Atlantic Monthly* CXLV, 1930). Le récit de Larson s'achève sur la prise temporaire du pouvoir par le sanguinaire baron Ungern-Sternberg, l'entrée de l'Armée rouge dans Urga en 1921 et la mort du pontife en 1924.

- 17 Comment a été vécue la mise en place du régime populaire dans les années vingt par un Réincarné de haute spiritualité, le Diluva qutuytu [1884-1964, résidant au monastère de Narvančin, dans le centre-ouest de la Mongolie-Extérieure], voilà ce que décrivent des extraits de son autobiographie exposée en mongol peu après son arrivée en exil aux États-Unis en 1949 (texte n° 44, tiré de *The Diluv Khutagt. Memoirs and Autobiography of a Mongol Buddhist Reincarnation in Religion and Revolution*, Wiesbaden : Harrassowitz, 1982). Il est regrettable que n'aient pas été indiqués les noms des auteurs de cette traduction du mongol en anglais, car le premier artisan en est le célèbre Owen Lattimore : celui-ci s'était pris d'amitié durant l'hiver 1931-32 pour le Diluva qutuytu alors réfugié à Pékin après son procès politique en République populaire de Mongolie, et il avait plus tard incité l'exilé à mettre par écrit ses mémoires politiques et à narrer oralement sa vie ; en outre, il a inséré une rétrospective de l'histoire politique mongole des années trente au début de l'ouvrage, lequel fut finalement publié en Europe en 1982, après la désorganisation causée par la persécution du maccarthysme au début des années cinquante. L'autre artisan principal de l'entreprise est Fujiko Isono, une mongolisante japonaise dont la vocation remonte à son premier séjour en Mongolie-Intérieure sous occupation japonaise où son mari avait été en poste dans les années quarante. Nous avons ici, justement par Mme Isono, une analyse du rôle de l'Union soviétique dans l'instauration en 1921 de ce qui allait devenir le régime populaire mongol (texte n° 41, *Past and Present* LXXXIII, 1979) : le pouvoir soviétique n'était pas guidé par une soif expansionniste mais par la crainte d'une éventuelle agression japonaise. Une génération plus tard, un autre mongolisant japonais, Futaki Hiroshi, rectifie des erreurs dans la version officielle mongole de l'établissement du Parti populaire mongol en 1920 (texte n° 42, *Inner Asia* II, 1, 2000). Un témoignage pittoresque de l'époque est le récit du polonais Ferdinand Ossendowski, haut en couleurs plus qu'il ne convient sans doute, du pouvoir sanguinaire établi à Urga par le « baron fou » Ungern-Sternberg de février à début juillet 1921 (texte n° 40, extrait de *Beasts, Men and Gods*, Londres : Edward Arnold, 1922).
- 18 Les décennies du régime populaire sont illustrées par quatre textes de teneurs très diverses. L'un, très bref, dû à un excellent ethnologue mongol S. Badamhatan, décrit avec précision le fonctionnement d'une coopérative de production agricole (*negdel*) dans les années soixante-dix (texte n° 46, extrait *The Way of Life of Co-operative Herders, from Material on the 'Gerelt zam' negdel*, U.B. : Académie des Sciences, 1981, trad. encore une fois par Baasanžav). Puis, loin du ronronnement satisfait des rapports de l'époque communiste, le sulfureux « Baabar » dénonce les crimes et les errements du régime populaire : « Baabar » est le pseudonyme d'un biologiste, B. Batbajar (né en 1955), qui commença, dans les années quatre-vingts, à mettre en doute l'idéologie marxiste

officielle et composa en 1988 son premier libelle, *Büü mart* (« N'oublie pas »), qu'il lança comme un appel aux armes en 1990, peu avant la chute du régime honni (texte n° 48). Devenu, dès lors, un homme politique écouté (il fut même brièvement ministre des Finances en 1998), il se consacra simultanément à rédiger une histoire révisionniste de son peuple, prenant en compte à la fois certains travaux occidentaux et de récents articles autochtones basés sur des archives et des témoignages, dans une optique fortement nationaliste et personnelle. Malgré son titre général « La Mongolie au XX^e siècle », l'ouvrage (3 tomes en un volume, paru en mongol en 1996, en traduction anglaise en 1999) remonte, au premier tome, jusqu'au début de notre ère avec les Xiongnu, maintenant considérés par les Mongols comme étant leurs ancêtres directs, et, au troisième tome, s'arrête en 1946. Le chapitre ici retenu est sans doute le plus intéressant de l'ouvrage, car il concerne la grande purge de 1937 lancée, argumente Baabar, à l'appel de Staline (texte n° 45, chap. XXI [du 3^e tome] de *Twentieth Century Mongolia*, Cambridge : White Horse Press, 1999 ; critiques de la traduction, assurée par une équipe mongole et supervisée par C. Kaplonski, dans *Mongolian Studies* XXIII, 2000, pp. 142-146).

- 19 La dernière contribution à l'histoire de l'époque communiste concerne un événement qui, en son temps — le début des années soixante — a fait couler beaucoup d'encre chez les observateurs occidentaux de la Mongolie : la préparation par les intellectuels mongols les plus éminents d'un « huit centième anniversaire de la naissance de Chinggis Khan » pour le 31 mai 1962, célébration bientôt contestée par les mongolisants soviétiques, puis réprimée en Mongolie pour un nationalisme contraire à l'internationalisme communiste, mais reprise à son compte par la République populaire de Chine alors que les tensions avec l'URSS s'exacerbaient. L'affaire est narrée de frais en 1999 d'après des documents d'archives par un historien mongol, Ž. Boldbaatar (texte n° 47, tiré de *Mongolia in the Twentieth Century : Landlocked Cosmopolitan*, S. Kotkin & B. A. Ellerman, éd., Armonk, NY : M. E. Sharpe). De l'aventure, il est resté une statue dressée au lieu présumé de la naissance du grand ancêtre, dans la province du Hentij, et surtout, dit l'auteur, le sens d'une identité propre dans l'âme populaire.
- 20 Les trois dernières contributions sont concentrées sur les quelques années du post-communisme. Grâce à l'éditeur lui-même, C. Kaplonski, nous avons la meilleure analyse qui soit du déroulement des événements qui, en 1990, ont entraîné avec leur poids d'une symbolique nationaliste la chute du régime populaire et l'avènement d'une république démocratique (texte n° 49, extrait de Kaplonski, *Truth, History and Politics of Mongolia : The Memory of Heroes*, Londres : Routledge Curzon, 2004). L'autre co-éditeur de la présente anthologie D. Sneath démontre, lui, les effets pervers de la décollectivisation du bétail et du pastoralisme ; car l'atomisation de l'économie rurale par la multiplicité des petits propriétaires de bétail, sans plus aucune assistance technique, matérielle, médicale ou formative, sans débouché sur un marché extérieur, a conduit à des ruines et des désastres successifs (texte n° 51, article paru dans *Group Behaviour and Development : Is the Market destroying Co-operation ?*, J. Heyer, F. Stewart & R. Thorp (éd.), Oxford University Press, 2002). Enfin, l'éminente anthropologue et mongolisante Caroline Humphrey, de Cambridge, ouvre un aperçu sur la mentalité mongole à l'époque communiste et après, grâce à un récit hautement personnalisé d'une expédition ratée pour visiter, au début des années soixante-dix, un objet de culte près de la capitale : il s'agissait d'une grosse pierre censée représenter une femme assise dite *avgaj had* ('la pierre-femme mariée'). À cette époque-là, elle constate que les biens socialistes, étant considérés sans propriétaire, pouvaient être volés sans scrupule.

Après la chute du régime populaire, la prévention du vol est devenue pour chacun un souci des plus courants, mais les biens, fort importants, déposés en offrande auprès du rocher divinisé sont à l'abri des convoitises par crainte d'une vengeance de l'au-delà. Il est cependant admis qu'on peut en « emprunter » une fraction en cas de besoin urgent et contre promesse d'une restitution ultérieure : Avgaj Had est devenue une sorte d'institution de crédit mutuel (texte n° 50, *Anthropology Today* VI, 1993).

- 21 Le choix des cinquante et un articles retenus pour présenter la Mongolie septentrionale (à l'exclusion de la Mongolie-Intérieure) des origines à nos jours est efficace et devrait inciter le lecteur non spécialiste à lire dans leur intégralité les ouvrages dont a été extrait ici un chapitre et à consulter les titres cités dans les bibliographies des textes les plus récents. Le spécialiste remarquera que certains extraits ont été, certes, abrégés ; mais, autant que j'ai pu le constater, leur contenu restant est fidèlement transmis, les notes étant systématiquement rejetées en fin d'article. Puisse cette intéressante anthologie contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire mongole !